Ateliers d'écriture La plume interlude

Galerie HUIT'YV

Imago-rallye

dans le cadre de la rétrospective 2019

---

1. Choix d'un tableau par participant 2. Numérotation des tableaux
3. Démarrage d'un texte à partir du premier tableau 4. Enchaînement toutes les 10 minutes avec le suivant à intégrer à son début d'histoire !

Découvrez comment les mêmes éléments aboutissent finalement à des histoires complétement différentes !

Immensité

© Christine Lance

Immensité oblique. Verticales grises qui se perdent dans la ouate nuageuse. L'air glacé bleuit la combe. Des V dardent sur le ruisseau disparu. La myriade d'étoiles neigeuses, crachées par le ciel las, a tissé le velours qui le couvre. Les infiniment petits étirent l'infiniment grand dans un silence froid.

Immensité plane. Les horizontales se perdent dans le bord de la toile comme autant de vagues successives. Elles s'étirent à la surface de l'eau salée avant d'embrasser le sable endormi. Le ciel roule sa vapeur en un lourd nuage fiévreux. La lumière va s'éteindre au-delà des frontières dans un silence chaud.

© Christine Vitton

© Didier Staebler

Petitesse du quotidien. Comme chaque matin, l'homme est entré dans le café du coin. A commandé son petit noir, l'associé rituel des nouvelles fraîches. Qu'a retenu le journal ce matin ? Ni l'immensité froide des cimes hivernales, ni l'immensité chaude de l'océan au couchant. Le journal n'a que faire des immensités. Seuls les actes l'intéressent, la main de l'homme pointant le piolet qui va s'abattre sur la paroi de glace, ou les voiles vent debout du vainqueur de la dernière régate. Car Journal et son compagnon Petit Noir sont les petits riens qui font les grands plaisirs pour qui vit au cœur de la grande ville.

Immensité grise où le soleil ne peut jouer de sa palette de couleurs. La couche gazeuse transforme sa lumière en un halo laiteux. La ville se dresse au bord du fleuve indifférent, comme dans un film en noir et blanc. Silence nostalgique.

© Jacqueline Ouillet

© Michel Dubouloz

Un film en noir et blanc est un spectacle en couleurs pour un œil averti. Les immeubles s'y dressent, gris plus ou moins sombres. Leur ombre se reflète dans l'eau bleue du fleuve embrigadé par ses digues. Les nuages s'étirent dans les violines du couchant.
Immensité verticale. La ville est silencieuse. EN EXPENSION.

Anne Gauduel

Odyssée funèbre

© Christine Lance

La glace se pulvérise sous le choc du bateau. Cataclysme. Éclats de glace. Écume mugissante. Lucas perd connaissance. Il coule coule coule dans la houle. Et la foule de larmes marines l'engloutit. Fichu destin. Il pense tout le temps à la mort. Écrit des poèmes lugubres. Personne pour les publier. Plus d'argent. Alors Lucas saisit l'occasion lorsque son ami Marco lui offre une croisière improbable à l'autre bout du monde. Il s'enfuit. Pense que oui, les voyages ça permet de tourner la page amère d'une existence par trop abrupte. C'était compter sans ce satané sort qui le poursuit où qu'il aille. Et au fond de l'eau, il semble bien que Lucas périt.

© Christine Vitton

Mais le sort est coquin. Quand Lucas rouvre les paupières, il les referme aussitôt, ébloui. Sous son corps, le sable encore chaud d'une journée estivale. Des vaguelettes lui lèchent les orteils. Est-ce un rêve ? Est-il passé de l'autre côté ? Lucas confus cligne des cils, papillon échoué. Il prend appui sur ses coudes et se découvre sur une plage. Crépuscule incandescent. Ciel tourmenté qui vient rajouter à la splendeur du spectacle qui s'offre à lui. Pas l'ombre d'un oiseau à qui parler. Pas l'ombre d'un touriste. Au loin la promesse d'un rivage inconnu...

© Didier Staebler

Lucas aime écrire sur la mer. Subrepticement dans sa mémoire un souvenir s'invite. Paris, mois de mai. Une brise légère caresse les passants qui défilent devant Lucas, attablé à la terrasse d'un café du Quartier Latin. Marco le rejoint, toujours pressé. Toujours enthousiaste. Marco, son soleil. Son oxygène. Il jette devant Lucas une brochure marine emplie de promesses d'évasion. « Choisis une destination, je t'emmène en voyage. Une seule condition. Que ce soit loin ». Lucas sursaute au mot « loin ». Lui, le rêveur, la barque toujours à l'ancre. Il feuillette distraitement le catalogue. Marco s'impatiente. Il se saisit de la petite cuillère oubliée sur la soucoupe et ferme les yeux. Il pointe sa flèche sur une des pages. Ce sera l'Amérique.

Quelques gouttes de sang sur les doigts de Lucas. Il est sur le sable. Toujours hésitant sur son statut. Mort ou vivant ? Un autre souvenir affleure. C'est l'automne. Il erre dans Paris quand la pluie l'inonde. Lui qui était déjà morose. Pour ne pas fondre comme un sucre, il se dirige vers la Cinémathèque. Rétrospective Woody Allen. Il se faufile dans la salle pour revoir Manhattan. La séance est commencée. Diane Keaton et Woody Allen écrasés par les buildings se séduisent et se déchirent. Soudain, Lucas sent le poids d'un regard sur lui. Il se détourne de l'écran et croise les yeux noirs de Marco.

© Jacqueline Ouillet

© Michel Dubouloz

Où est Marco ? Pourquoi le sang toujours présent, de plus en plus rouge, de plus en plus réel ? Plus seulement dans la main passée sur sa nuque. Sur le sable aussi. Tout autour le sable le sang le ciel… Confusion. Le paysage se brouille et jaillit la couleur bleue qui vient prendre toute la place. La mémoire s'enfuit à jamais. Plus que le bleu profond du fond de l'océan. Et des ombres floues. La mort imposante, impitoyable. Plus de paradis ni d'enfer. Juste le bleu violacé du dernier souffle d'un poète.

Pascale Passot

Début et fin

© Christine Lance

Au début des temps, une formidable explosion, tel le big bang créateur de l'univers, donna souffle à la vie sur terre. L'atmosphère se remplit de nuées, les montagnes surgirent et s'élancèrent vers le ciel, des myriades de cellules invisibles se regroupèrent pour former le noyau de ce qui serait notre humanité.

Des millions d'années plus tard, qu'il faisait bon de se promener le soir venu après que les touristes se fussent en aller. Me prélasser, prendre les derniers rayons du soleil, démarrer une séance de yoga, méditer, calquer sa respiration sur le flux et le reflux de la mer. C'était être présent, être soi devant ce qui pouvait s'apparenter à l'éternité.

© Christine Vitton

© Didier Staebler

Mais il fallait bien revenir à la réalité, retrouver les siens, la foule, la société. Je décidais de ne pas l'éviter et rentrais dans le premier bar venu dont l'ameublement baroque attira mon regard. Bien installé, je me calais sur une chaise et tout en dégustant un café, je pris connaissance des nouvelles avec le journal qui traînait sur la table. Une photo effrayante me laissa stupéfait.

Elle représentait une ville, une mégapole entourée de brouillard, de nuages grisâtres. On aurait dit que les buildings étaient comme aspirés par le ciel couleur béton. Cette ville était morte, vide. Ses habitants semblaient l'avoir désertée. Etaient-ils eux-mêmes morts ? Etaient-ils tous consignés chez eux ? L'article du journal m'apporta la réponse : un type de coranavirus avait une nouvelle fois muté !!!!

© Jacqueline Ouillet

© Michel Dubouloz

Complètement dépassés, les gouvernements, les organisations mondiales ne savaient plus comment arrêter l'épidémie qui se propageait de ville en ville. Harcelés par les médias et la population, il fallait faire quelque chose, réunir des experts, former des commissions… ne pas avouer son impuissance ou la difficulté d'intervenir à moindre frais. L'idée la plus cocasse, la plus absurde qu'ils trouvèrent fût de créer un immense masque respiratoire entourant chaque ville. A l'isolement, le virus devait ainsi être confiné dans chaque cité mais, tour à tour, les habitants moururent prisonniers… dans leur protection !!

Gérard Desperier

Souvenirs

© Christine Lance

Partir en randonnée en pleine montagne au milieu de l'hiver sans regarder la météo. Quelle idée ! Nous voilà noyés dans le brouillard avec l'impossibilité de voir devant soi. Heureusement que nous sommes encordés. Entourée de Pierre, Jean, Elisa, Caroline, mon cœur s'emballe. Une prise de panique s'empare de moi. Je sens alors une main sur mon épaule, un mot doux à mon oreille et me voilà rassurée. Notre groupe, une partie soudée depuis l'adolescence et l'autre au gré de nos rencontres. Une bande de potes toujours présents dans les coups durs mais aussi dans les moments de joie. Nous voici réunis pour souffler après une année éprouvante pour Pierre et le décès il y a peu de l'amour de sa vie. Ce lieu est bercé par la présence de Marc, ce lieu qu'ils aimaient arpenter et que Pierre connaît parfaitement mais là dans ce brouillard, on sent une peur gagner le groupe. Élisa entonne une des chansons préférées de Marc « dans la vallée », et nous la suivons gaiement. Nous avançons à tâtons et nous voilà dans un paysage bleuté, enneigé, rassurant. Nous décidons alors de camper ici et attendre que le brouillard se disperse. Pour tout repas, juste des barres de céréales mais la joie d'être ensemble surpasse notre faim. Nous sommes nourris par nos échanges, nos fous rire.

© Christine Vitton

Pierre se souvient de sa rencontre avec Marc. Cet été-là nous étions partis à Cadaqués pour profiter de la mer, du sable mais aussi pour visiter le musée de Dali, marcher sur ses pas et peut-être partager un peu de sa folie. Nous avions donc écumé les boites de nuit et au cours d'une de ces soirées, Pierre a rencontré Marc. Sur la piste de danse, au son de « Calma », leurs regards se sont croisés, coup de cœur, coup de foudre, amour coup de poing. Écorché à vif, Marc parfois s'emportait, avait des accès de colère. Pierre, avec son tempérament calme, parvenait à l'apaiser et s'effacer si nécessaire. Marc était venu à Cadaqués par admiration pour Dali. Lui aussi peignait des tableaux emprunts de folie, de couleurs criardes. Ils se sont embrassés sur la plage avec en toile de fond un soleil témoin de cet amour passionné, passionnel. Nous étions tous très heureux pour Pierre qui refusait de s'attacher, allait d'aventures en aventures. Le tempérament fougueux de Marc et sa beauté fulgurante l'ont foudroyé. Il se sentait vivre à ses côtés. Ils passaient des heures sur la plage, seuls au monde.

© Didier Staebler

Revenus à Paris, nous avons repris notre train-train. Marc ne voulait pas vivre avec Pierre, il avait besoin de son espace pour créer, se retrouver, laisser exploser cette rage qui le minait. Notre bande continuait à se voir fréquemment tant de fois le matin pour le petit déjeuner, le soir pour des apéros qui se terminaient dans des rires et parfois des crises de colère de Marc. Dans ce bar, Marc a pu exposer ses peintures. Grâce à la vente d'un de ses tableaux, il nous a invité à New York.

A nous la vie rêvée des films américains. Central Park, le pont de Brooklyn, tous ces lieux mythiques qui enfin prenaient vie sous nos yeux. Une semaine passée à rire, à faire la fête, à profiter. Le temps maussade n'a pas altéré notre bonne humeur, notre joie d'être ensemble. Sous le pont de Brooklyn, nous avons chanté à tue-tête « New-York ». Monter dans des taxis jaunes, prendre le métro aérien, se poser près de l'East River à écouter, à regarder le monde bouger. Marc prenait des photos dans l'idée de créer. Une semaine passée sous le signe du bonheur.

© Jacqueline Ouillet

© Michel Dubouloz

Puis le bonheur s'est arrêté un matin à la sortie d'une boite de nuit. Les crises de colère de Marc devenaient de plus en plus fréquentes et cela fatiguait Pierre. Le seul endroit où Marc était serein, les boites de nuit à écouter Bronski Beat « Smalltown boy » et il laissait la musique le posséder au besoin avec la prise d'ecstasy. Ce soir-là, il avait mélangé médocs, ecstasy. Les yeux fermés, un monde de couleurs bleutées, violacées, se déployait dans sa tête. Un moment de tranquillité, de sérénité, de bien-être. Quand il a rouvert les yeux, face à lui Pierre. Un baiser langoureux s'en était suivi puis une nuit déchaînée de danse, de joie. Malheureusement à la sortie de la boite, Marc s'est effondré. Le mélange de médicaments et d'ecstasy avait eu raison de lui, et son corps n'avait pu supporter ses excès à répétition. Tant de chagrin, de douleur pour nous tous. Nous avons perdu plus qu'un ami, nous avons perdu un frère.

Céline Garcia